

Mémoires de la Section de  
médecine / Académie des  
sciences et lettres de  
Montpellier

*B. Bibliothéque  
(172)*

# ACADÉMIE

des Sciences et Lettres de Montpellier.

838

## MÉMOIRES

DE LA SECTION DE MÉDECINE.

TOME 1<sup>er</sup>. — III<sup>e</sup> FASCICULE.

ANNÉE 1851.



MONTPELLIER.

BOEHM, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE, PLACE CROIX-DE-FER.

1852.

# NOTICE

SUR

## M. le Professeur RISUENO D'AMADOR;

Par M. ROUSSET.

(Lu à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, le 26 mai 1851.)

---

L'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier au XIX<sup>e</sup> siècle, présentera dans le personnel de ses Professeurs, un étranger dont le passage rapide a jeté un vif éclat dans l'enseignement. — L'avènement de ce personnage, sa marche, ses succès, les honneurs auxquels il est parvenu, offrent de telles particularités, qu'il importait à l'histoire contemporaine d'en conserver le souvenir.

L'origine de notre antique Faculté de médecine, vous le savez, Messieurs, remonte aux Arabes. Ce peuple conquérant s'étant emparé de l'Espagne et du littoral méditerranéen, établit des écoles de médecine à CORDOUE, à SALERNE et à MONTPELLIER.

Après la retraite des Maures d'Espagne et à l'époque de la renaissance des lettres, Hippocrate et Galien reprirent leur ascendant dans l'enseignement médical. La médecine à Montpellier devint entièrement grecque, et tout en gardant la mémoire de son origine, elle se déclara la fille et l'héritière légitime de Cos. — Les Arabes avaient rempli une époque de transition, et, malgré leurs diffus commentaires, on leur doit de la reconnais-

sance d'avoir sauvé les textes grecs et conservé le goût des lettres. Les derniers Professeurs Arabes-Espagnols qui ont enseigné la médecine à Montpellier, jusqu'en 1500 environ, sont : *Valescus de Taranta*, *Saporta de Lerida*, et *Faucon de Sarinena*.

Pendant les siècles suivants, l'Espagne, reconnaissant la supériorité de l'École de Montpellier, y enverra l'élite de ses étudiants; la ville de Gironne y aura longtemps des élèves entretenus.

Par une singularité remarquable, trois cents ans après, en plein XIX<sup>e</sup> siècle, un jeune homme, descendant des races maures, fils d'un modeste médecin de Carthagène, arrive à Montpellier, à l'âge de 21 ans, sans autre appui, sans autre recommandation que sa jeunesse et l'espérance. — Après quelques années d'étude, il va concourir à Paris pour le prix Moreau de la Sarthe, qu'il partage avec M. Dezeimeris. — En 1830, il passe docteur à Montpellier, et y contracte un brillant mariage. En 1834, il est naturalisé Français dans les termes les plus flatteurs pour son amour-propre. En 1836, il remporte le *prix Portal*, devant l'Académie royale de médecine de Paris, qui l'inscrit au nombre de ses membres correspondants.

En 1837, le Gouvernement crée pour lui, dans l'École de Montpellier, une chaire de philosophie médicale, sous le titre de *Pathologie et de thérapeutique générales*; honneur insigne qui n'avait encore été accordé qu'à M. Broussais, c'est-à-dire, au plus célèbre des médecins modernes.

Il est successivement décoré des ordres d'Isabelle-la-Catholique et de la Légion-d'Honneur, nommé membre titulaire de notre Compagnie et président des Jurys médicaux, et pendant douze ans, son enseignement, bien supérieur à ceux des autres Écoles, est des plus suivis, tant il a l'art d'instruire et de passionner son auditoire. Sa clientèle est élégante et choisie..... et, alors que cette âme ardente, insatiable de gloire, aspirait à de plus hautes destinées dans la capitale de l'Espagne, la mort est venue le frapper dans sa quarante-septième année, le 5 août 1849, à Bagnères-de-Bigorre, où il était allé prendre les eaux pour raviver une santé depuis longtemps chancelante. — Il en sera toujours de même,

Messieurs, des existences qui sacrifient trop au culte de l'avenir, au culte de la postérité : ce *sophisme de l'éphémère*, comme l'appelait Diderot.

D'après ce tableau, Messieurs, vous avez tous reconnu M. d'Amador. Analysons *cette vie fiévreuse* si rapidement écoulée.

Bénigne-Jean-Joseph-Isidore Risueño, d'Amador par sa mère, né à Carthagène, en Espagne, le 13 février 1802, prit le grade de docteur en philosophie à l'Université de Salamanque, à l'âge de 18 ans ; il enseigna cette science à l'Université de Murcie, jusqu'au moment de son départ pour la France ; il avait obtenu cette distinction par concours. Ce début dans la carrière influera sur le caractère scientifique de toute sa vie, tant les premières impressions que reçoit notre intelligence sont persistantes et exclusives.

Arrivé à Montpellier, en 1823, il s'inscrit à la Faculté de médecine. — Les enseignements qui fixent le plus son attention sont ceux de science pure, c'est-à-dire dynamique ; aussi s'attache-t-il davantage à MM. Lordat et Anglada, et à Frédéric Bérard qui pointait à l'horizon. — Plus tard, sa politique et les exigences des examens l'obligeront à se rapprocher de MM. Delpechet et Lallemand ; mais, dans ses assiduités auprès de ces nouveaux maîtres, ce sont toujours les côtés généraux de la chirurgie qui l'occuperont et non la partie manuelle ou appliquée. C'est dans le même esprit qu'il avait étudié l'anatomie dans les planches de Cloquet, au lieu de fréquenter les salles de dissection. — Ses apparitions dans les salles de clinique sont plutôt des promenades que des visites : il se tient toujours à une distance respectueuse des malades ; ses mains, élégamment gantées, n'iront point se *souiller* au contact *impur* d'un fiévreux (1). — La *percussion*, la *mensuration*, l'*auscultation* seront pour lui un spectacle, mais jamais un exercice auquel il *prenne part*. — Sa science domine toutes ces puérités ; puérités à ses yeux ! — Un aphorisme d'Hippocrate résume pour lui tout l'enseignement clinique d'une journée. Même conduite aux cours de physique et de chimie, d'anatomie

---

(1) Ses instincts et sa santé y répugnent.

et de physiologie comparées. Il saisit toujours le côté philosophique , le côté transcendantal de ces sciences.

Mais , en revanche , il se prend corps à corps avec Hippocrate et les anciens ; il admire Barthez et son illustre successeur ; il dédaigne , en quelque sorte , la médecine moderne ; il a un goût décidé pour l'érudition.

Possédant plus de philosophie et de belles-lettres que l'ordinaire des étudiants , M. d'Amador se rapproche naturellement des hommes les plus éminents de notre cité , et ce contact lui est très-profitable. En même temps qu'il s'occupait de ses études médicales , il s'appliquait à l'acquisition de la langue et de la littérature françaises , ce qui devait nécessairement retarder ses progrès en médecine.

Frédéric Bérard , après dix-huit mois d'absence passés à Paris , revint à Montpellier , en 1825 , avec le titre de Professeur à la Faculté de médecine. — Pendant les deux années et demie qu'il fut donné à M. Bérard de vivre , M. d'Amador fut un de ses élèves les plus assidus et les plus chéris. Il s'établit entre eux une communauté de vues et de sentiments , dont M. d'Amador a conservé jusqu'à la fin de ses jours un souvenir reconnaissant et respectueux ; il ne parlait jamais de Bérard qu'avec admiration.

La première éducation de M. d'Amador avait été philosophique ; ses études médicales et ses sympathies reçurent aussi la même empreinte. — Les vues métaphysiques de Bérard furent tout d'abord de son goût et de son choix , avec quelques réserves cependant ; son esprit éminemment logique n'en acceptait que ce que la raison pratique pouvait convenablement avouer.

Telle a été , Messieurs , l'éducation médicale de notre jeune étranger ; il est essentiellement vitaliste , essentiellement de l'École de Montpellier. Cette éducation est cependant incomplète. La chirurgie et les sciences accessoires auraient dû l'occuper davantage. — Plus tard , sans doute , son bon esprit , les exigences de l'enseignement et de la pratique lui feront remplir quelques lacunes , mais lui susciteront aussi quelques regrets.

En 1829 , un concours fut ouvert à Paris , conformément aux disposi-

tions testamentaires du docteur Moreau (de la Sarthe), qui faisait don de sa bibliothèque à celui des élèves des trois Facultés qui montrerait le plus d'instruction en philosophie et en littérature médicales.

L'occasion était favorable pour M. d'Amador; le Président du Jury était M. Double (docteur de Montpellier), ami intime de MM. Lordat et Anglada et très-connu de M. Ribes. — Les recommandations ne firent pas défaut à notre candidat; l'honneur de notre École était engagé dans ce tournoi. M. d'Amador s'en acquitta très-bien et partagea le prix avec M. Dezeimeris, aujourd'hui bibliothécaire à la Faculté de Paris; avec cette différence que, le sujet mis au concours étant double, M. d'Amador reçut le prix de philosophie et son concurrent celui de littérature. Ce concours, dont les épreuves furent si élevées que neuf candidats sur treize n'osèrent pas les aborder, révéla à notre collègue tout ce qu'il avait d'aptitude et de ressources pour l'enseignement médical. Je regrette de ne pouvoir vous lire les comptes-rendus des séances de cette lutte mémorable, qui le plaça si haut dans l'estime des Juges et d'un public nombreux et éclairé.

De retour de Paris, il passa docteur en août 1830. Sa thèse ne se compose que de quelques propositions philosophiques sur la médecine, dignes d'être méditées. Les préoccupations politiques du moment ne lui permirent point de présenter à la Faculté un ouvrage étendu, tel qu'il aurait été capable de le faire dans une autre circonstance.

C'est ainsi, Messieurs, que M. d'Amador termina dignement sa scolarité. — Quelques jours après, le 25 août, il était l'heureux époux de Madame veuve Brun, fille de M. Berthe, ancien Professeur de notre Faculté de médecine.

Si noblesse oblige, il est des mariages qui obligent aussi. — M. d'Amador dut le sentir; il dut comprendre que le *satin et l'hermine* pourraient seuls justifier le choix dont il avait été l'objet; et il se mit à l'étude avec une ardeur nouvelle, ramassa des matériaux nombreux, écrivit sur le choléra, sur les concours, composa quelques thèses, vit des malades et ne rêva plus que professorat.

*Tout vient à point pour qui sait attendre*, a dit un homme d'État. Ainsi, il en advint pour notre collègue.

En 1834, l'Académie royale de médecine de Paris remit au concours, pour le prix Portal, la grande question suivante :

*De l'influence que l'anatomie pathologique a exercée sur la médecine, depuis Morgagni jusqu'à nos jours.* — Le prix devait être adjugé en 1836.

Le 20 mars 1835, M. d'Amador part, avec sa nouvelle famille, pour aller s'établir à Paris jusqu'à l'issue du concours, qui, dans sa pensée, doit le conduire au but qu'il se propose. Pendant plus d'un an, il travaille jour et nuit à son Mémoire avec une ardeur bien digne de succès. Son travail terminé, il le soumet à la critique de deux de ses amis, MM. Peisse et Bousquet, les prie surtout d'en revoir le style, craignant que quelques *ibéricismes* ne lui soient échappés pendant le feu de la composition.

Voici, Messieurs, dans quels termes le savant Rapporteur de la Commission des prix de l'Académie royale de médecine apprécie le Mémoire de M. d'Amador, dont le nom était encore inconnu au Jury :

« Ce Mémoire, dans l'unanime conviction des Juges, enlève la palme sans contestation.

» L'auteur ne s'est pas borné à faire l'apologie de l'Anatomie pathologique; saisissant bien et la lettre et l'esprit du programme, il a embrassé la question dans toute sa latitude; il a dominé son sujet dans toutes ses parties.

» C'est un travail de longue haleine, de haute portée, et dans lequel les faits, les principes, les idées et les raisonnements se lient et s'enchaînent de manière à rendre au moins très-difficile toute analyse.

» Ce travail, nous ne craignons pas de le dire, est l'appréciation la plus complète, la plus large, la plus philosophique et la plus juste qui ait encore été faite sur l'Anatomie pathologique. »

L'Académie, adoptant les conclusions de sa Commission, adjugea le prix de 1,200 francs à M. d'Amador, l'admit au nombre de ses membres correspondants, et décida que son travail serait inséré en entier dans ses Mémoires (1).

---

(1) *Mémoires de l'Académie*, tom. VI, 180 pages in-4°.



Cet ouvrage, et celui non moins remarquable de notre collègue M. Ribes, sur l'*Anatomie pathologique*, témoignent hautement de l'estime que l'on fait, à Montpellier, de cette branche de la symptomatologie, et enseignent dans quelles limites il faut savoir l'utiliser.

Ce triomphe obtenu en appelait un autre, objet de tous ses vœux, de toutes ses pensées. — Il ne s'arrête pas devant les obstacles qui l'attendent; il les surmontera, tant il est puissant en volonté et en persévérance; qualités qui n'ont pas peu contribué à ses succès dans les actes principaux de sa vie.

La grande difficulté était de créer une chaire *nouvelle*: le ministère avait déjà reculé, pendant deux ans, devant l'opinion publique (à Paris), qui était contraire à cette mesure, malgré le grand nom de Broussais.

M. d'Amador aurait pu obtenir une position honorable à Paris, mais il n'en veut pas: son amour-propre, peut-être ses *serments*, sont engagés. Il veut une chaire, et il la veut à Montpellier. — Il a compris que c'est là le seul lieu où il pourra parler philosophie, le seul où son orgueil ambitionne de rentrer victorieux. C'était d'ailleurs sa patrie adoptive.

Enfin, le Ministre de l'instruction publique, plein d'estime pour notre collègue, succombe aux honorables obsessions dont on a su l'entourer: il consulte l'École de Montpellier sur l'opportunité d'une chaire à créer dans son sein, sous le titre de *Pathologie et Thérapeutique générales*. — A l'exception de M. Lordat, tous les Professeurs répondent que cette chaire serait une superfluité, et la repoussent. — Notre candidat ne devait pas, ne pouvait pas s'attendre à une pareille déclaration, qui peut dans un instant anéantir ses démarches, ses sacrifices, ses sollicitudes de deux années. — Son courage, un moment ébranlé, redouble d'énergie, centuple ses moyens, et triomphe enfin de toute opposition, dans le fameux rapport au Roi, qu'il obtint de M. Guizot, et dont je vais vous donner lecture. Vous verrez, Messieurs, dans ces quelques lignes, avec quelle grandeur et quelle dignité cet homme d'État sait parler des doctrines médicales de notre École:

«Sire, la Faculté de médecine de Montpellier, déjà célèbre dans le moyen-âge, a été, pendant plusieurs siècles, sans rivale en Europe: Sauvages,

Astruc, Bordeu, Grimaud, Fouquet, Barthez et tant d'autres médecins illustres, versés dans l'étude des Lettres et de la Philosophie, ont imprimé à son enseignement un caractère particulier qui en fait la force. C'est par la recherche des principes les plus élevés de la médecine, considérée comme science et comme art, et par la haute critique historique et philosophique des divers systèmes, que la Faculté de médecine de Montpellier s'est constamment distinguée des autres grandes Écoles médicales. Il importe, Sire, de lui conserver cette originalité propre, tout en assurant le continuel progrès des études spéciales pathologiques, physiologiques et chimiques qui occupent si justement aujourd'hui, dans l'enseignement de la médecine, une si grande place. C'est pour atteindre ce but, qu'il me paraît nécessaire de créer, à Montpellier, une chaire de Pathologie et de Thérapeutique générales de la science. Cette chaire a déjà existé à Montpellier, sous la dénomination d'Instituts de médecine. »

Le 1<sup>er</sup> mars 1837, M. d'Amador est nommé Professeur.

Le 25 avril suivant, avant de quitter Paris, il veut faire ses adieux à l'Académie royale de médecine, et lit devant cette illustre Compagnie son Mémoire sur le *Calcul des probabilités*, question alors palpitante d'intérêt. L'effet que produisit cette lecture et la discussion à laquelle elle donna lieu, sont impossibles à décrire; l'enthousiasme fut général; il se traduisit par des applaudissements frénétiques. Ce morceau de littérature qui sera longtemps modèle, justifierait seul de la justice de son élévation au professorat. — Il était impossible de répondre mieux et plus vite à la bienveillance d'un grand Ministre.

L'installation de M. d'Amador à la Faculté de Montpellier eut lieu le 3 août 1837, en présence de tous ses collègues; il était alors âgé de 35 ans.

Je ne saurais vous dépeindre, Messieurs, avec quels sentiments, avec quelle émotion il entra dans les bâtiments de la Faculté. En traversant la salle des tableaux, il salua ses antiques aïeux dont il venait relever la grandeur et la gloire. — Dans la première assem-

blée de mois des Professeurs de la Faculté, il y parut avec l'assurance et l'aplomb d'un homme qui sent ce qu'il vaut; il n'en vit qu'un seul, notre vénérable Lordat, devant qui il dût s'incliner. — Fort de sa volonté, il se sentait assez puissant de génie et de dévouement, pour porter aussi haut et aussi loin que personne, la renommée et l'illustration de notre École.

L'inauguration de la nouvelle chaire et le début du nouveau Professeur avaient attiré un grand concours de monde dans l'amphithéâtre de la Faculté. A l'intérêt naturel qui s'attache à une *séance d'ouverture*, des circonstances particulières en ajoutaient cette fois un plus vif et plus fait encore pour justifier cet empressement. — M. d'Amador était-il Professeur, en avait-il les qualités? se demandait-on. L'on consentait bien à lui accorder un mérite académique, un talent de cabinet; mais enseigner c'était autre chose, surtout quand il s'agissait d'une chaire si éminente que, pour être parfaitement remplie, elle exigerait du titulaire l'entière connaissance de toutes les branches de l'art de guérir. — L'attente publique, Messieurs, fut parfaitement rassurée; les plus exigeants furent satisfaits. Le discours de M. d'Amador fut accueilli par des applaudissements unanimes, et le public éclairé comprit toute la hauteur doctrinale qu'aurait le nouvel enseignement. — J'ai la satisfaction de vous annoncer, Messieurs, que, dans son discours d'ouverture du cours de cette année, notre savant collègue, M. Jaumes, aujourd'hui Professeur de cette chaire, a ajouté son puissant suffrage au suffrage public d'il y a quatorze ans, non-seulement sur le succès obtenu dans la séance que je rappelle, mais sur le mérite absolu de son prédécesseur.

Ce discours de M. d'Amador, remarquable et par le fond et par la forme, dut tranquilliser ceux de ses collègues qui craignaient, par intérêt de corps, que son enseignement ne fût que de la Pathologie spéciale. — Il avait mieux compris son mandat, et c'est justice à lui rendre de dire que, pendant les onze cours qu'il a faits dans notre Faculté, il n'a jamais abandonné les hautes questions de philosophie que présentent la Pathologie et la Thérapeutique. — Son esprit généralisateur aurait été

mal à l'aise dans les détails ; il avait besoin d'air et d'espace , et ne se plaisait que dans les régions élevées de l'atmosphère scientifique. — Telle était sa nature.

M. d'Amador sera longtemps cité comme Professeur-*modèle* par ceux qui l'ont entendu professer. — Plein de respect pour son auditoire , il soignait étonnamment ses leçons. Ses jours d'enseignement , il était inaccessible à toute visite , à sa famille même. — Il avait une puissance d'abstraction extraordinaire , c'est-à-dire qu'il pouvait , à la condition de l'isolement et du silence , concentrer toutes ses forces intellectuelles sur un sujet donné à l'exclusion de tous les autres. Il le méditait profondément et avec un art infini il en coordonnait toutes les parties , au plus grand avantage de ses auditeurs. — Chacune de *ses leçons* roulait sur trois ou quatre propositions principales , qu'il développait avec un grand savoir. Comme il ne les écrivait pas depuis 1840 , qu'il n'en traçait que les délinéaments , il avait acquis une grande facilité d'élocution. *Son cours* était une série d'improvisations méditées qui lui permettaient de reproduire sa pensée sous des formes diverses , selon qu'il croyait avoir été plus ou moins bien compris de MM. les Élèves. Il était riche en comparaisons et en épisodes. — Il serait bien difficile de définir son éloquence. Elle ne ressemblait pas à l'éloquence cicéronienne de M. Lordat , encore moins à l'éloquence pompeuse de feu M. Baumes ; ce n'était ni l'éloquence de la chaire sacrée , ni celle du barreau , ni celle du parlement..... Non , c'était une conversation animée , incisive , dans laquelle l'inattendu , l'imprévu le disputaient à l'étrangeté de l'accent et quelquefois même à la bizarrerie de la composition.—Mais , en somme , il était éloquent ; l'on sortait satisfait de la leçon , obligé d'avouer qu'il était éminemment artiste. — Aucun cours théorique ne comptait plus d'étudiants que le sien. Parlant le plus habituellement sans notes , il promenait ses regards sur toutes les parties de l'amphithéâtre et obtenait ce silence si nécessaire à l'enseignement monologue. Oui , l'on pouvait dire de ses auditeurs : *Intentique ora tenebant* ; tant il avait l'art de tenir leur attention en haleine , tant son regard , ses gestes , sa parole interdisaient toute distraction.

Plus son enseignement était suivi , plus il était éloquent.

Considéré comme écrivain , M. d'Amador n'est pas moins étonnant.

S'il soignait ses leçons, il ne soignait pas moins ses publications, et l'on peut dire à sa louange qu'elles contribueront puissamment à perpétuer sa mémoire dans notre École. Ses écrits, comme ses leçons, portent l'empreinte de sa langue maternelle, ce qui donne à son style un quelque chose de plus animé, de plus imagé, de plus pittoresque. Vous n'ignorez pas, Messieurs, que la langue espagnole est la langue des dieux. — Il possédait parfaitement le français, autant qu'étranger puisse le faire. Je vais vous en citer un exemple : — M. de Bonald, le philosophe, grand-père de notre honorable collègue de ce nom, a défini l'homme : *Une intelligence servie par des organes.*

M. d'Amador voulant rendre cette définition plus physiologique et plus vraie, l'a modifiée ainsi :

*Une intelligence servie, quelquefois desservie et souvent asservie par les organes.*

Il fallait bien qu'il possédât le génie de notre langue pour pouvoir nuancer de la sorte sa pensée.

Chaque année, la première et la dernière séance de son cours étaient une sorte de fêtes auxquelles il conviait ses amis, pour leur lire un morceau de choix. C'est dans ces occasions solennelles qu'il a lu ses discours sur la *Vie du sang* et sur les *Découvertes en médecine*, productions pleines de goût, de charme et d'intérêt que la presse nous a conservés. Il est bien regrettable que ses autres discours n'aient pas été imprimés ; j'en excepte celui d'inauguration que nous avons l'avantage de posséder.

L'ambition et la gloire étaient les sentiments qui dominaient son âme ; les autres passions, celle de l'amour qui tient tant de place dans la vie des hommes, quoi qu'en ait dit Madame de Staël, ne venaient qu'après ; il avait un désir effréné de la publicité, et on le lui a reproché, comme si cette faiblesse, plus ou moins avouée, n'était pas le partage des grands hommes de tous les temps. Vous connaissez tous le mot de Socrate : Si de retour de la lune je ne trouvais personne à qui raconter mon voyage, disait ce philosophe, j'aimerais tout autant n'y être pas allé.

M. d'Amador n'aimait pas seulement la publicité, la *représentation*, mais

il aimait passionnément la louange ; comme les dieux de l'Olympe il se serait volontiers nourri d'encens et de parfums. La passion de *la suprématie* était si profondément incarnée dans notre collègue , qu'il aurait voulu selon l'expression d'un orateur célèbre , *remplir la terre de son nom et la faire taire sur tout le reste*.

Toute supériorité mal fondée lui était importune. Il était antipathique à la chirurgie ; il était affligé de ses empiétements sur la médecine pratique, qu'il aurait voulu, comme Barthez, pouvoir élever jusques aux nues. Ces envahissements chirurgicaux étaient à ses yeux un symptôme de décadence pour la médecine Montpelliérène. Je ne préjuge pas la question, Messieurs, je fais de l'histoire.

Il aimait le faste et le grandiose , peu occupé de sa fortune , pensant sans doute qu'il la forcerait bien à s'attacher à son char. — Il posait toujours comme Professeur ; sa tenue était irréprochable ; il savait commander le respect, et chez lui il était entouré de la considération de tous les membres de sa famille ; il était d'une grande susceptibilité à l'endroit des égards qu'on se doit entre confrères.

Comme tous les hommes qui connaissent le prix du temps , il fuyait les importuns. Sévère envers les médiocrités ou les retardataires , il a bien pu quelquefois les sacrifier au plaisir de dire un bon mot. Ce travers est blâmable sans doute ; mais il est juste de convenir que l'âge y porte chaque jour remède , et qu'il n'a urait pas dû *lui* mériter la réputation d'un caractère difficile. Il faut bien le dire aussi, il connut le sentiment de l'amitié, et je pourrais citer tel Professeur de la Faculté qui ne pourrait me démentir.

Personne dans la Faculté ne portait plus haut que lui l'amour de l'École dont la destinée le préoccupait sans cesse. Voulez-vous que je vous en donne un exemple ; je l'emprunterai à une de ces séances d'apparat dont je vous parlais il n'y a qu'un instant.

M. d'Amador disait à ses élèves , en 1847, à la fin de son discours :

« Depuis dix ans que je partage avec mes honorables Collègues la noble mission de veiller sur le dépôt de nos principes , je ne cesse de me préoccuper de l'avenir de cette belle institution, où j'ai moi-même été formé et à laquelle je dois le peu que je sais.

» L'idée de la responsabilité qui pèse sur moi , quoique en fraction minime , ne me quitte jamais.

» J'aime à me représenter dans l'avenir cette grande École , aussi brillante , aussi illustre , aussi prospère que dans ses meilleurs jours.

» J'aime à me la représenter, non certes immobile, mais à l'abri des caprices de la mobilité ; non changeante comme la mode , mais progressant et grandissant avec mesure en gloire, en lustre , en discipline ;

» Et me formant pour vous , comme pour moi , une patrie dans le *temps* , alors que celle de l'*espace* aura disparu pour nous , j'aime , Messieurs , à pouvoir me dire que nous tous , nous vivrons alors , par la trace de bien que nous aurons accompli à Montpellier , dans le souvenir reconnaissant de ceux qui viendront après nous. »

Paroles touchantes, bien dignes d'être conservées !

En résumant , Messieurs , les titres de M. d'Amador à la reconnaissance de notre cité médicale , je dirai :

La Faculté de médecine lui doit d'avoir été dignement représentée au concours Moreau (de la Sarthe), où il a paru seul en présence de douze élèves de l'École de Paris ;

D'avoir remporté le *prix Portal* d'une manière aussi éclatante pour sa renommée ;

D'avoir défendu et fait triompher ses doctrines au sein de l'Académie royale de médecine , sur la question si controversée de la *méthode numérique* ;

Elle lui doit le plus brillant enseignement de Pathologie et de Thérapeutique générales qu'ait eu la France : celui du célèbre Broussais, que la presse nous a fait connaître , ne pouvant être mis en parallèle.

La Faculté lui devra d'avoir absorbé l'*homœopathie* au profit de ses doctrines , en faisant découler cette méthode thérapeutique de l'hippocratisme et du vitalisme de Montpellier...., titres d'ancienneté et de noblesse que l'homœopathie ne se connaissait pas ou qu'elle avait égarés , et que M. d'Amador lui a rendus ( cette opinion m'est particulière ) ;

Enfin , d'avoir ajouté à son lustre par ses ouvrages , par sa réputation lointaine et par sa dignité personnelle.

Rendons hommage, Messieurs, à l'Espagne de nous avoir dotés des deux grandes figures de MM. Orfila et d'Amador. Quand ce magnifique pays, si riche en souvenirs littéraires et médicaux, se reposera de politique et de révolution, ce jour l'esprit ingénieux de ses enfants reprendra facilement dans les sciences le *niveau* des nations les plus avancées.

En terminant ce discours, pour lequel votre bienveillance m'a accordé une attention soutenue, permettez-moi, Messieurs, d'emprunter à notre savant collègue, M. Thomas, auteur d'un excellent article biographique sur M. d'Amador, les paroles suivantes qui me serviront de péroraison :

« Non, cet homme que nous croyons entendre encore; s'adressant à son auditoire suspendu à ses lèvres; cet esprit à incisive finesse et à noble diction, ce composé de raison profonde et d'originalité piquante, ce brillant accord de logique et d'harmonie, d'Amador n'aura pas fini à quarante-sept ans; il vivra à jamais dans le cœur de ses amis, dans ses œuvres et ses ouvrages, dans ses élèves, qui ne pourront s'immortaliser à leur tour qu'en rappelant la gloire de leur maître. »

---